

C her Antonio:

Aujourd'hui, un jour férié. Nous faisons relâche et l'interruption de nos petites séances de théâtre quotidien nous offre quelques heures de répit pour mettre à jour la liste secrète que nous gardons tous sous le coude : une somme impressionnante de petits riens restés en attente mais qui ont leur importance. Que Saint Thomas d'Aquin nous prête secours !

Promis-juré depuis longtemps: aujourd'hui, je mets un peu d'ordre dans ma messagerie. Je tombe sur ton adresse et je me souviens tout à coup de quelques vétilles que je voulais te dire. En deux lignes, juste deux, car sinon je ne vais pas arriver à caser tout ce que je veux faire dans cette journée bénie. Le courriel, c'est magnifique, mais un peu chronophage. Tiens ! Le correcteur de Microsoft se fâche... Il ne connaît pas cet adjectif. Toi, si, bien sûr ! Je vais l'inclure dans le dictionnaire particulier de ce cher Bill ; un mot si bien frappé qu'il serait dommage d'en priver l'humanité (francophone, s'entend !). Et c'est magnifique aussi parce que ce message t'atteindra quand même, envers et contre tout, où que tu sois, dans tes multiples déplacements. Je le sais. Je le crois ferme.

J'avoue qu'en ce moment, je devrais être, comme l'an dernier, dans la salle d'apparat, au pied de la chaire, revêtue de l'habit académique pour écouter une très docte dissertation sur les sermonnaires d'il y a deux siècles. Le cœur n'y était pas trop et je préfère rester tranquillement devant mon écran à bavarder avec toi. J'aurai bien l'occasion de lire cet exposé certainement très instructif. Espérons que la chaire restera « catedra » et ne deviendra pas « pùlpito ». Chez USAL, ce serait de mauvais goût...

À vrai dire, le brave homme à qui est échu la leçon magistrale de ce jour n'a pas la tâche facile. L'autre fois, c'était toi qui étais en chaire et tu as donné le ton. Un ton nouveau. Moi, très émue dans mon costume académique que j'enfilais pour la première

fois, je me faisais toute petite sur le dernier banc, en contre bas. Je ne t'ai pas quitté des yeux. Que Maíta ne m'en veuille pas ! Et toi, tu méritais tellement d'être entouré de cette nuée de mosettes à capuchon d'azur ! Quelle fierté pour les gens de Lettres de s'afficher publiquement *sursum corda* autour un tel orateur!

Ce fut à la fois sérieux et primesautier. Le titre déjà en disait long: « Pange, Lingua: la naturaleza ritual de la poesía ». Tu ne regardas pas une seule fois ton aide-mémoire. Comment aurais-tu pu t'en servir dans la lumière tamisée de cette salle historique? Il était grand comme un confetti ... Quelle prestance dans ta toge ! Quelle aisance pour parler d'un sujet si complexe ! Et quelle simplicité ! Tout en t'écoutant, je te revoyais à Torrevieja, dans ton bermuda bleu marine et ta Lacoste claire. Je t'entendais nous parler avec les mêmes gestes, les mêmes intonations de sujets plus communs, plus badins, pour en tirer toujours substance et profit.

Je ne sais plus si j'ai eu le temps de te le dire ce (dernier) vendredi (dernier), mais cette conférence, elle a valu à mes yeux, ou plutôt à mes oreilles, deux fois plus que pour tout le monde. Je passe sur le fond que d'autres ont commenté mieux que moi (sans parler de certains qui en ont tiré un joli galimatias ; passons...). Non, moi je veux te parler de la forme, de cette langue espagnole que tu manies si bien. Et ce jour-là n'était pas mieux qu'un autre. Même en privé, il m'a toujours été très agréable de t'entendre parler. Sans excès mais admirablement. Pour une étrangère amie de la langue espagnole, c'est un magnifique présent.

Et les applaudissements ? À faire trembler les vitres. Un succès pour le maître et un régal pour l'assistance. Avec cette conférence, tu as posé un jalon dans l'histoire de ce genre académique.

En vérité, c'était la première fois que je t'entendais parler un public. Je ne suis jamais allée à tes cours. Dommage ! Car j'aurais eu alors le privilège de te dire amicalement « Cher Maître ». « Maître », un mot tellement galvaudé de nos jours, que même dans l'enseignement primaire, on n'en veut plus. Les maîtres, autrefois craints et révéérés, sont devenus « professeurs des écoles ». Il faut

dire qu'au féminin, dans un pays à tradition courtoise, le mot était devenu impraticable... La langue ne s'encombre pas de scories et elle écarte sans remords les canards boiteux, les mots ou les expressions qui gênent. « Punge, lingua... » C'est bien ça, non ?

« Cher Maître... ». Tu ne m'aurais pas prise au sérieux parce que toi-même, tu ne te prends pas au sérieux. Un peu comme le professeur de *La leçon* d'Eugène Ionesco. Tu vas me dire que je ne manque pas de toupet de te comparer à ce vieux fou! Mais si, avec une bonne pincée de *mutatis mutandis*... Parce que toi, tu es un calme. La dérision, je crois, ne va pas chez toi au-delà des mots et la philologie ne mène pas, Dieu merci, au crime, comme sur scène. Plutôt dans la ligne de Quevedo peut-être ?

Comme le vieux professeur de la pièce, tu habitais la ville depuis trente ans. Comment la trouvais-tu ? Sans aucun doute, elle ne te déplaisait nullement. « C'est une jolie ville, agréable, un joli parc, un pensionnat, un évêque, de beaux magasins, des rues, des avenues » ... Mais en fait, ta ville était on ne sait où, et tu donnais souvent l'impression de flotter au-dessus, au-dessus de toutes d'ailleurs, en homme universel que tu es. Tu aurais très bien pu affirmer, sans te départir de ton sérieux : « C'est vrai, mademoiselle. Pourtant j'aimerais autant vivre autre part. A Paris, ou au moins à Bordeaux ». Les dieux t'auraient-ils entendu ?

Et toi, voyageur infatigable dans le temps et dans l'espace, tu étais, comme lui, capable de dire -certes en de rares occasions- « Je ne sais pas. Je ne connais pas ». En toute simplicité, celle que ne connaissent que ceux qui savent. Capable de demander à une gamine de 16 ans de te faire réviser ton français, sous prétexte de dégripper ta langue avant de partir donner une conférence à Montpellier ! Tu te souviens ? Capable de toutes les dérisions, mais sans que ce soit grinçant.

Toi, le champion du sourire en coin, discrètement détaché des calamités de ce monde, toujours prêt à écouter autrui et à entendre de tout (plutôt qu'être sourd...). Toujours respectueux de l'autre, même dans sa petitesse. Sur l'air de: « Je m'excuse, made-

moiselle, j'allais vous le dire... mais vous apprendrez que l'on peut s'attendre à tout. Nous ne pouvons être sûrs de rien, mademoiselle, en ce monde ». Tu nous l'as rappelé, en payant de toi-même.

Le fameux « doctorat total », tu l'avais ; et depuis longtemps. Tout avait dû commencer comme la jeune fille de *La leçon* « Vos parents, mademoiselle, ont parfaitement raison. Vous devez pousser vos études. Je m'excuse de vous le dire, mais c'est une chose nécessaire. La vie contemporaine est devenue très complexe (...) Le doctorat total ?... Vous avez beaucoup de courage, mademoiselle, je vous félicite sincèrement. Alors, si vous voulez bien (...) je vous dirais qu'il faut se mettre au travail. Nous n'avons guère de temps à perdre ».

Toi, le champion de l'exemple, avec ce travail constant et persévérant qui ouvre la porte aux reconnaissances, aux honneurs et aux hommages en tous genres. Le travail de tous les jours, matin et soir, à la faculté, chez toi, au bord de la mer, pendant les jours dits de repos. Y aurait-il un jour où un esprit de la taille du tien puisse se mettre en vacances, en congé ? « Fermé pour repos du personnel »... Jamais, pas même l'été, quand le corps demande pourtant à se relâcher un peu. Travailleur infatigable qui ne se lasse jamais de sa tâche parce qu'il l'aime vraiment. Un privilège des cieux que de rester passionné toute sa vie pour le grec ancien ! « C'est une chose ineffable. Un ineffable que l'on n'arrive à percevoir qu'au bout de très longtemps, avec beaucoup de peine et après une très longue expérience... Oui, mademoiselle. On ne peut vous donner aucune règle. Il faut avoir du flair, et puis c'est tout. Mais pour en avoir, il faut étudier, étudier et encore étudier. » Le maître mot : étudier...

Mais la comparaison s'arrête là car tu n'aurais jamais osé dire : « Je vais donc vous prier d'écouter avec la plus grande attention mon cours, tout préparé (...) grâce auquel, en quinze minutes, vous pouvez acquérir les principes fondamentaux de la philologie linguistique et comparée des langues néo-espagnoles ». Car toi, avec tout ce grec et ce latin que le vulgaire tient pour des vieilleries, tu ne connaissais pas les redites, les ritournelles ; toujours un peu plus,

un peu plus loin. Toi, un des précurseurs de la récupération de la rhétorique par la mercatique... Et là, j'avoue que je suis vraiment ennuyée que tu m'aies fait faux bond car je comptais sur toi pour un jury de thèse ; et ma doctorante qui t'a lu, également. Mais je sais que dans ta générosité sans faille, tu nous enverras, le moment venu, de bonnes inspirations.

Enfin... Je suis sûre que par là-bas, tu as retrouvé tout ton monde, dans cet immense salon où plus personne ne souffre, ne rouspète ; où tout baigne, comme disent les jeunes. Il doit y avoir une sorte de boudoir réservé aux pince-sans-rire comme toi, pour vos apartés et avec cette joyeuse équipe, tu partages savoir, connaissance et intelligence. Et puis, il y a les « cops » de toujours, en rhétorique légère, en scepticisme latent. Tu dois être bien heureux de pouvoir

passer de l'un à l'autre sans t'appesantir. C'est sans doute plus que « le doctorat total » : quelque chose comme la compréhension totale, n'est-ce pas ? Tu nous le feras savoir...

Cher Antonio, je voulais te parler au présent, oublier les temps du passé, tout réactualiser... En vain. La conjugaison ne ment pas, hélas ! J'ai simplement fait un petit bout de voyage en ta compagnie. C'est déjà très bien.

Je finis ces « deux lignes » que je te promettais au début et je t'envoie un « un cyberabrazo ». Ángel va bientôt rentrer - ne vas pas croire qu'il soit allé se faire sermonner...- et la marmite est encore vide. Ce repas *in mente* risque d'être insuffisant ! Revenons sur terre. Je te quitte. Mais, ne nous quitte pas !